

## Pauvre riche...

Prédication du dimanche 14 juin 2020

### Luc 16

**19** « Il y avait un homme riche qui s’habillait de pourpre et de linge fin et qui faisait chaque jour de brillants festins.

**20** Un pauvre du nom de Lazare gisait couvert d’ulcères au porche de sa demeure.

**21** Il aurait bien voulu se rassasier de ce qui tombait de la table du riche ; mais c’étaient plutôt les chiens qui venaient lécher ses ulcères.

**22** « Or le pauvre mourut et fut emporté par les anges au côté d’Abraham ; le riche mourut aussi et fut enterré.

**23** Au séjour des morts, comme il était à la torture, il leva les yeux et vit de loin Abraham avec Lazare à ses côtés.

**24** Alors il s’écria : “Abraham, mon père, aie pitié de moi et envoie Lazare tremper le bout de son doigt dans l’eau pour me rafraîchir la langue, car je souffre le supplice dans ces flammes.”

**25** Abraham lui dit : “Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu ton bonheur durant ta vie, comme Lazare le malheur ; et maintenant il trouve ici la consolation, et toi la souffrance.

**26** De plus, entre vous et nous, il a été disposé un grand abîme pour que ceux qui voudraient passer d’ici vers vous ne le puissent pas et que, de là non plus, on ne traverse pas vers nous.”

**27** « Le riche dit : “Je te prie alors, père, d’envoyer Lazare dans la maison de mon père,

**28** car j’ai cinq frères. Qu’il les avertisse pour qu’ils ne viennent pas, eux aussi, dans ce lieu de torture.”

**29** Abraham lui dit : “Ils ont Moïse et les prophètes, qu’ils les écoutent.”

**30** L’autre reprit : “Non, Abraham, mon père, mais si quelqu’un vient à eux de chez les morts, ils se convertiront.”

**31** Abraham lui dit : “S’ils n’écoutent pas Moïse, ni les prophètes, même si quelqu’un ressuscite des morts, ils ne seront pas convaincus.” »

Chers sœurs et frères en Christ,

2 hommes.

L’un est riche, extrêmement riche comme le dénote sa tenue vestimentaire. En effet, dans la tradition hébraïque, la pourpre est réservée aux rois et à Dieu, et dans l’empire romain, elle désigne les empereurs. Par ailleurs, cet homme peut se permettre de brillants festins au quotidien.

L’autre est pauvre, extrêmement pauvre. Malade, il agonise au porche de la demeure de l’homme riche, avec des chiens, vraisemblablement errants et en tous cas considérés comme impurs dans l’Orient ancien, qui lèchent ses plaies.

L'un demeure anonyme. C'est le riche. Il s'identifie à sa fortune et à son train de vie. Il n'a pas de nom, il n'a pas d'identité, il a juste des moyens, et quels moyens !

L'autre est nommé. Lazare, ce qui signifie : Dieu vient en aide. Lui n'a pas de moyens. Il se trouve dans une situation d'indigence extrême et ne peut apparemment compter que sur des chiens pour soulager ses souffrances. Face à l'homme qui vit dans le faste et qui doit disposer d'une notoriété et d'une renommée importante du fait de sa richesse, il n'est rien, il n'est personne. Pourtant c'est à lui que la parabole de Jésus donne un nom, et pas n'importe quel nom : Dieu vient en aide...

L'un est entouré. Il a sa famille, en tous cas 5 frères comme nous l'apprenons dans la suite du récit, des servantes et servants au vu de son statut social, ainsi que de nombreux proches et amis avec lesquels il organise de grandes fêtes quotidiennes.

L'autre est seul.

Ce contraste exposé en quelques phrases par l'évangéliste ne manque pas de susciter en nous un sentiment de malaise et de révolte... peut-être même de culpabilité si nous avons quelques moyens ! Alors certes, nous pouvons dédramatiser et nous dire que les traits sont à tel point forcés que la parabole en devient caricaturale. Mais il s'agit bien là de l'objectif tant de la parabole que de la caricature : forcer le trait pour faire éclater une réalité que l'on préfère ne pas voir.

En me replongeant dans le texte cette semaine, je me suis souvenu d'un voyage que j'ai entrepris en Équateur l'an dernier pour retrouver ma fille qui y passait une année d'échange avec le Rotary Club. Des demeures somptueuses et bien protégées, revêtant une allure très anonyme dans la mesure où elles s'avéraient inatteignables, des restaurants et des hôtels prestigieux avec des gardiens postés aux entrées, une richesse impressionnante qui s'étaient à proximité immédiate de bidonvilles surpeuplés, dont les habitants vivaient dans une extrême précarité et que, je l'avoue, j'avais de la peine à regarder en face, préférant détourner les yeux pour me concentrer sur la beauté des paysages. Après le début de la pandémie, ma fille de retour à la maison continuait à suivre l'actualité de son pays d'accueil et me montrait des articles et des images décrivant des personnes gisant dans les rues de Guayakil, des cadavres à ramasser...

On pourrait en dire autant pour bien des pays. Mais sans même aller voir ce qui se passe à l'autre bout de monde, aujourd'hui à Zurich, le nombre de personnes et de familles en situation de pauvreté, qui ont recours aux distributions de sacs de provision par des structures sociales, explose. Le téléjournal nous montre les files interminables de personnes en attente... Et le jour de la réouverture des commerces, alors que je passais par la *Bahnhofstrasse*, j'ai vu une autre longue file d'attente... devant la boutique Louis Vuitton. Même scène pas plus tard qu'hier. Quel contraste !

Toujours en préparant cette prédication, je me revois samedi dernier près de la gare centrale détourner le regard d'une personne interpellant les passants pour obtenir quelques pièces pour manger, ou en début de semaine, d'un marginal qui cuvait sa cuite sur les marches de notre église.

Alors je ne sais pas vous, mais cette parabole me met mal à l'aise, probablement parce qu'elle me renvoie à mon impuissance face à certaines situations que je trouve pourtant révoltantes, peut-être même à une forme d'indifférence derrière laquelle je peux chercher à me protéger, si ce n'est à une forme de lâcheté.

La parabole suscite d'autant plus de malaise en moi lorsque je lis la suite.

Les 2 meurent. L'inégalité a ses limites ! Face à la mort, nous sommes toutes et tous logés à la même enseigne : tôt ou tard, il faut partir... Encore que l'histoire ne s'arrête pas avec la mort : on assiste à un renversement complet de situation, qui commence du reste au moment où la mort arrive.

Le riche est enterré. Point. Lazare, quant à lui, est emporté par les anges auprès d'Abraham. Puis nous avons cette effrayante description du séjour des morts, avec d'un côté le pauvre riche qui souffre le supplice dans les flammes, et de l'autre, Lazare installé à une place d'honneur auprès du patriarche et, entre deux, un grand abîme, infranchissable.

Cette scène, d'autant plus effrayante qu'elle revêt un caractère définitif puisqu'elle se situe dans l'au-delà, avec ce grand abîme séparant les flammes et la fraîcheur de l'eau, ne fait que renforcer mon malaise et mon sentiment de culpabilité.

Mais est-ce vraiment cela que le Christ veut susciter en nous ? Du mal-être et de la culpabilité avec un message mettant en avant une forme de rétribution ? Rétribution de quoi, d'ailleurs ?

Le christianisme a proclamé et continue à affirmer, selon certaines compréhensions des Écritures, que les croyants gentils, généreux et vertueux bénéficieront de la vie éternelle au paradis, alors que les autres brûleront dans les flammes de l'enfer.

Personnellement, j'ai du mal à envisager une telle perspective en lien avec ma compréhension de l'Évangile. Non, le message du Christ n'est pas une menace de malédiction. Il ne réside pas davantage dans une description de ce qui nous attend après notre mort : nous le verrons bien assez tôt !

Non, l'Évangile est promesse de libération. Il est aussi une exigence, un appel à vivre ici et maintenant, dans la confiance malgré l'absence, dans l'abandon à cet Autre qui est la Vie de notre vie, et qui nous connaît mieux que nous-mêmes.

Et je crois que ce que les auteurs de la Bible présentent comme des sanctions divines renvoient d'une part à des lois de la vie, et sont d'autre part là pour signifier la radicalité du choix qui nous est proposé : « j'ai mis devant toi, la vie et la mort... choisis la vie afin que tu vives ». Nous n'avons pas besoin de Dieu pour nous maudire et nous plonger dans la détresse ; nous savons le faire tout seuls !

Alors comment comprendre cette parabole ?

Le riche se retrouve dans le tourment des flammes. Le voilà qui paye. Mais pourquoi ? A cause de sa fortune ? Cela équivaldrait à une malédiction jetée sur toute personne fortunée. Et non, il n'est pas possible de déduire cela de l'Évangile. Joseph d'Arimathée par exemple, qui avait les moyens d'offrir une tombe en pierre taillée pour la dépouille de Jésus, devait mener un train de vie pour le moins confortable. Est-ce pour cela qu'il aurait subi le

même sort que l'homme riche ? Vous sentez bien combien le questionnement en lui-même est absurde !

Est-ce lié à son avidité ou son avarice ? La parabole ne précise pas. Toutefois il organise des festins au quotidien. Nous pouvons donc en déduire qu'il était plutôt généreux et n'hésitait pas partager avec les autres, ménageant la convivialité et la bonne humeur.

Mais regardons de plus près la description que l'évangéliste fait de cet homme : aucune mention de culpabilité à son égard. Il est simplement décrit par son apparence, ou plus précisément par l'apparence qu'il se donne, et par son mode de vie, l'un et l'autre ostentatoires.

Il est riche, certes, mais il a apparemment surtout besoin de le montrer, autrement dit, d'être vu et considéré comme l'homme riche. Dans ce besoin de reconnaissance, nous sentons quelque chose de l'ordre de l'égoïsme. Du reste, le récit ne mentionne personne d'autre que lui dans sa description, même en lien avec ses grands festins. Ce n'est que lorsque la situation se gâte que nous apprenons qu'il a 5 frères. L'ouverture à l'autre est toutefois limitée, puisqu'il s'agit des membres les plus proches de sa famille, SA chair et SON sang.

En somme, tout tourne autour de lui, si bien qu'il ne voit plus rien autour de lui, pas même l'homme agonisant sur le pas de sa porte. Nous pourrions aussi dire qu'un grand abîme, devenu infranchissable, s'est mis en place entre lui et le monde qui l'entoure.

Et au fond, nous le savons bien, l'égoïsme et le grand abîme qu'il induit avec ce qui nous entoure est en définitive vecteur de solitude, de détresse intérieure et de mort. Il n'est pas tant question de punition divine que du fonctionnement de la vie-même. Une existence tournée sur elle-même, qui ne voit qu'elle-même et qui attend inlassablement de son entourage d'être vue et reconnue, un ego qui cherche constamment à être considéré et rassuré, s'embourbe et s'enlise dans quelque chose qui sent la mort.

Je me suis posé la question de l'intransigeance mise en scène dans l'au-delà. Pas de retour possible, pas de pardon, pas de pitié. C'est dur, et surprenant. Mais en y regardant de plus près, c'est surtout : « pas de changement » qu'il faut dire ! Même dans les flammes, le riche ignore royalement Lazare. Il ne s'adresse pas à lui pour lui demander de l'aide, il demande à Abraham de lui faire faire ce que lui souhaite. Même là, le riche est toujours dans la même logique. C'est lui qui compte, ses intérêts et sa personne. Et à ses yeux, Lazare, comme avant, n'est rien, il n'est personne : il représente juste un objet qui avant traînait devant sa porte et qui, maintenant, pourrait lui être utile pour se tirer d'affaire, ou sinon lui, du moins ses plus proches.

Alors que celui qui se présente comme un roi et cherche à être adulé comme un dieu s'embourbe dans la mort, Lazare, lui, est traité comme un roi. Pourquoi ? Il n'est à aucun moment question de ses actions, de sa foi, de ses valeurs ou de ses vertus. Il ne prend même pas la parole. Il est simplement décrit dans sa détresse, et c'est loin d'elle que les anges l'emportent. Faut-il donc en baver ici-bas pour se trouver dans la proximité de Dieu ? Souffrir pour être sûr d'entrer dans Sa lumière ? Non. Vraiment, ce n'est pas le message de l'Évangile !

Je crois que ce que le Christ cherche à nous dire ici, c'est qu'au regard de Dieu, chaque être humain, quel qu'il soit et quelles que soient les circonstances de sa vie, reste un être unique, dont la dignité est inviolable. Le pauvre, l'exclu, le marginal, le rejeté, le « bizarre », nous renvoient à Lazare : Dieu vient en aide !

Quant à la figure de l'homme riche, elle nous met en garde contre la tentation du repli sur soi, qui nous atteint peut-être d'autant plus lorsque nos moyens matériels nous permettent de mettre en place un abîme entre les autres et nous, de nous couper de la réalité, de ne pas voir certains aspects de la condition humaine, notamment sa fragilité et son impuissance. Nous ne voulons pas les voir, parce qu'ils nous mettent mal à l'aise et qu'ils nous renvoient à nos propres limites, à nos manques et à notre propre fragilité.

Un tel déni de la réalité et de l'altérité nous enferme en nous-mêmes. Et plus nous nous enfermons, moins l'autre existe... et plus nous nous éloignons de la Vie.

Dans la parabole, la situation devient irréversible pour le riche. Nous n'aimons pas ce qui est irréversible ! Pourtant là-aussi, non pas une punition divine, mais un constat. Des perches nous sont tendues dans bien des circonstances. Nous aussi, nous avons Moïse et les prophètes... et même quelqu'un qui est ressuscité des morts, Jésus le Christ, qui nous appelle inlassablement à la Vie et désire nous faire entrer et évoluer dans une dynamique de résurrection.

Mais c'est comme à la gare : il y a le prochain train qu'on peut prendre. Vient le moment où le dernier train est passé, où l'on se retrouve sur un quai, seul dans la nuit, tellement embourbé en soi-même qu'on n'entend plus rien, qu'on n'attend plus rien : les trains ont défilé les uns après les autres, les appels à la vie se sont succédés. Alors il n'est plus possible de revenir en arrière.

Ou plus pragmatiquement, parvenu au crépuscule de notre existence, nous pourrions nous rendre compte que malgré notre confort, nos réussites, notre renommée, nous sommes passés à côté de l'essentiel, à côté de la Vie qui advient lorsque, se dessaisissant de soi-même, on s'ouvre à l'Autre. Et on Lui fait confiance.

C'est dans de telles circonstances que nous faisons l'expérience du riche de notre parabole. Parce que c'est bien là que l'enfer se joue. Oui, c'est l'enfer lorsque nous sommes en permanence focalisés sur nous-mêmes, enfer pour nous-mêmes et pour notre entourage !

Que Dieu ouvre nos cœurs et nos esprits aux appels de Moïse, des prophètes et du Christ : appels à passer de l'esclavage à la liberté, de la mort à la vie, appels à sortir du tombeau de notre ego pour nous ouvrir à l'autre pour vivre et rayonner la vie.

Mais j'en reviens à la culpabilité que la parabole peut susciter en nous, en lien avec nos biens et la misère qui se manifeste de par le monde.

Nous n'avons pas à nous improviser toutes et tous travailleurs sociaux, d'ailleurs nous n'en serions pas capables. Nous n'avons pas non plus à nous mettre sur la paille pour distribuer tous nos biens aux indigents ; ça ne servirait à rien.

L'Évangile nous appelle par contre à garder les yeux ouverts sur les réalités humaines qui nous entourent, sans nous barricader dans un égoïsme mortifère qui ne voit que lui et attend des autres d'en faire autant. Il nous demande de ne pas détourner nos regards de tous ces Lazare auxquels Dieu lui-même vient en aide, de faire preuve d'ouverture et de compassion, de nous comporter en humains responsables et solidaires, selon nos moyens, en tenant compte de nos limites, en les acceptant, et en nous remettant entre les mains de cet Autre pour qui rien n'est impossible. Car il n'est pas donné à tout le monde par exemple d'entrer en conversation avec une personne tombée dans la marginalité, sans abri et alcoolisée, ou tout simplement de s'engager concrètement dans une action caritative.

Par contre, nous pouvons au minimum offrir quelque chose de notre surplus pour soutenir des œuvres qui s'y consacrent.

Fondamentalement, nous avons à nous décentrer de nous-mêmes pour rester ouverts aux autres, pour grandir en humanité et suivre le Christ. Car comme l'écrit le professeur Éric Fuchs de Genève dans son ouvrage *l'exigence et le don* : « on ne vit que de ce que l'on donne et que l'on accepte de perdre pour que l'autre puisse exister ».

Et lorsque dans la confiance, nous accueillons le Christ en nous pour nous recevoir nous-mêmes comme un don, notre spontanéité se transforme et c'est tout naturellement que nos cœurs et nos esprits s'ouvrent à l'autre pour nous permettre d'œuvrer dans le sens du Royaume de Dieu et de vivre pleinement.

Amen

Pasteur Christophe Kocher